



HAL
open science

Hommage de Li Yu (1611-1680) à ses concubines défuntes

Pierre Kaser

► **To cite this version:**

Pierre Kaser. Hommage de Li Yu (1611-1680) à ses concubines défuntes. Impressions d'Extrême-Orient, 2014, Hommage à Jacques Dars, 4. hal-01313226

HAL Id: hal-01313226

<https://hal.science/hal-01313226>

Submitted on 10 May 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Pierre Kaser

Hommage de Li Yu (1611-1680) à ses concubines défuntes

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Pierre Kaser, « Hommage de Li Yu (1611-1680) à ses concubines défuntes », *Impressions d'Extrême-Orient* [En ligne], 4 | 2014, mis en ligne le 02 avril 2014, Consulté le 09 mai 2016. URL : <http://ideo.revues.org/342>

Éditeur : Université de Provence

<http://ideo.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur :

<http://ideo.revues.org/342>

Document généré automatiquement le 09 mai 2016. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

Tous droits réservés

Pierre Kaser

Hommage de Li Yu (1611-1680) à ses concubines défunt

Présentation

- 1 Le dernier ouvrage de Jacques Dars fut sans conteste son œuvre la plus personnelle. Tout à la fois, chef-d'œuvre d'un traducteur manifestant une exceptionnelle maîtrise de son art, se jouant avec une extraordinaire virtuosité des difficultés d'un texte parfois retors, et synthèse d'un sinologue dispensant une discrète érudition qui ne laissait rien dans l'ombre, ce fut aussi, et avant tout, le dialogue d'un grand lettré avec un comparse ayant vécu trois siècles plus tôt que lui.
- 2 Ce livre sorti voici à peine plus de dix ans était consacré au *Xianqing ouji* ##### de Li Yu ## (1611-1680), recueil d'essais divers au titre joliment rendu par *Notes au gré d'humeurs oisives*¹. Ces *Carnets secrets de Li Yu*, sous-titrés *Un art du bonheur en Chine*, offraient, dans une édition richement illustrée, une traduction subtile, nerveuse et élégante de la quasi intégralité des quatre derniers chapitres de l'œuvre la plus représentative de l'écrivain le plus original du XVII^e siècle².
- 3 C'est naturellement vers cet auteur que je me suis tourné pour rendre hommage à Jacques Dars et à son œuvre, lesquels ont occupé une place centrale dans ma découverte de la littérature chinoise des temps anciens.
- 4 Le texte dont on va lire une traduction est la *Biographie combinée des deux concubines Qiao Fusheng et Wang Zailai*, « Qiao Fusheng, Wang Zailai erji hezhuan » #####³. Li Yu avait déjà confié à la poésie le chagrin que lui avait procuré la perte successive de ses deux concubines chéries, mais il sentit la nécessité de leur rendre cet hommage touchant. Moins connue que les évocations de leur concubine et épouse défunt

Biographie combinée des deux concubines Qiao Fusheng et Wang Zailai.

- 5 De leur vivant, jamais mes deux concubines ne reçurent d'appellation personnelle sinon celle de « Grande sœur » dont on usait quotidiennement à leur égard : Qiao venant du pays de Jin, on avait pris l'habitude de s'adresser à elle en disant « Grande sœur Jin » ; Wang étant, quant à elle, originaire de Lanzhou, on l'appelait « Grande sœur Lan »⁵. Dès lors qu'elles n'en avaient ni l'une ni l'autre, pourquoi les affubler aujourd'hui des surnoms de Fusheng, « Renais », et de Zailai, « Reviens » ?
- 6 C'est que maintenant qu'elles ne sont plus, il m'est devenu proprement insupportable de les nommer comme je le faisais jadis. Ces appellations posthumes manifestent tout autant mon impuissance à accepter leur disparition, que mon désir de les voir renaître et la joie qui serait mienne si elles me revenaient toutes les deux.
- 7 Mais à quoi bon ? Je ne sais que trop bien qu'il est vain de prier pour le retour de l'esprit des défunts. Néanmoins, souffrez que j'invoque leurs mânes afin d'épancher la douleur qui m'étreint tel qu'en son temps le fit, avec son pathétique *Rappel de l'âme*, le poète Song Yu⁶.
- 8 En l'an 1666, revenant d'un long périple m'ayant conduit à la capitale impériale, je traversais le pays de Qin pour honorer les invitations des gouverneurs Jia Jiaohou et Liu Huiwei et du Général en chef Zhang Feixiong⁷. Comme je passais par Pingyang, le censeur Fan Yinxin me retint quelque temps chez lui pour me permettre de me reposer de la fatigue du voyage⁸.
- 9 À l'époque, je ne me faisais accompagner dans mes déplacements que par une unique concubine. Esseulée, elle souffrait de cette solitude forcée, ce dont deux entremetteuses avaient

été instruites. Prompt à réagir, elles s'étaient empressées de m'informer qu'une famille de leur connaissance, les Qiao, se retrouvait contrainte par un revers de la fortune de vendre leur fille alors âgée de douze ans⁹. Ces braves femmes me proposaient tout bonnement de m'accompagner sans tarder voir si la jeune fille en question me plaisait ou non. « Mon sac de voyage est bien léger. Comment pourrais-je en sortir les boisseaux de perles nécessaires à son achat ? », ai-je alors répondu, et je refusai sans plus de façon de les suivre. Nous en étions là, lorsque le préfet Cheng Xianda fit son entrée¹⁰. S'étonnant de me trouver en telle compagnie, il s'enquit de la raison de la présence des deux femmes : « Serait-ce que vous envisagez de faire l'emplette d'une petite épouse ? » Je répondis que je n'en avais nullement l'intention et lui expliquai de quoi il retournait. « Pas de problème, reprit le préfet, je vous l'achète ! », lança-t-il et, liant les actes aux paroles, il sortit de sa manche la somme requise qu'il remit illico aux deux femmes. Peu après, la jeune personne était présentée.

10 Certes, ce n'était pas une beauté incomparable, pourtant, je lui trouvai aussitôt un je-ne-sais-quoi dans le maintien qui sortait de l'ordinaire, une émanation de sa nature profonde.

11 Venant d'une famille fort modeste, elle ne connaissait rien aux arcanes du chant — les gens du Nord sont du reste fort peu mélomanes ; les familles de notables n'ayant que très rarement l'occasion d'assister à des représentations théâtrales, l'ignorance de cette fillette, issue du petit peuple, n'avait donc rien de surprenant. Or il se trouve que le jour même de son arrivée, quelques amis étaient venus me rendre visite avec moult victuailles, et que de surcroît, ils avaient loué les services d'une troupe de comédiens afin de faire jouer une de mes nouvelles pièces que j'avais intitulée *Phénix femelles en quête d'un mâle*¹¹. J'en avais achevé le brouillon à peine quelques mois auparavant — qui sait comment elle avait pu arriver aussi vite à plus de trois mille lis de chez moi ? Dissimulées derrière un rideau, mes deux concubines, l'ancienne et la nouvelle, profitèrent du spectacle.

12 Mais quel plaisir peut-on retirer de ce que l'on ne peut comprendre ? En pensant cela, je n'avais pas seulement en tête les parties chantées dont la langue alambiquée devait donner à la nouvelle arrivée le sentiment d'être pour ainsi dire sourde, mais tout aussi bien aux passages parlés. Proférés dans le dialecte de Wu et de Yue, ils ne devaient pas être plus compréhensibles à cette jeune fille de Jin que la langue de nos contrées à un habitant du Vietnam¹². Aurait-elle d'ailleurs eu à ses côtés une interprète, que celle-ci n'aurait pu lui rendre la pièce mot pour mot. Malgré tout, lorsque, le lendemain même, je lui demandai si le spectacle de la veille lui avait plu, elle me répondit sans hésiter par l'affirmative. Et quand, arguant qu'on ne peut véritablement prendre plaisir qu'à ce dont on a l'intelligence, j'insistai pour savoir si elle avait compris, elle me répondit de nouveau « Oui ! ». Ne la croyant pas, je la priai, pour en avoir le cœur net, de me raconter l'intrigue. Elle me conta l'histoire par le menu, du début à la fin, sans même s'interrompre. Qui plus est, sa narration délivrée sans la moindre peine prouvait qu'elle avait apprécié la pièce. Pour le moins intrigué, je la questionnai plus avant sur sa réelle capacité à goûter la saveur des arias.

13 « Il y a la musique et il y a le jeu de scène : aucun des deux n'est à négliger. Si j'ai bien vu le jeu des acteurs, je n'en ai guère de souvenir, par contre les chants résonnent encore à mes oreilles. Quant à savoir à quoi cela tient, je n'en ai aucune idée ! », avoua-t-elle. Je trouvai sa réponse encore plus surprenante et restai interloqué. Sa première saillie m'avait ébranlé, pas la seconde — ne pouvant concevoir qu'une personne sans éducation soit capable de saisir toute la subtilité du chant lyrique, j'en conclus que ce devait être une formule joliment tournée pour se tirer d'embarras.

14 Il n'empêche qu'après avoir assisté à la représentation des airs s'échappaient d'elle sans même qu'elle y prenne garde. Lorsqu'elle se retrouvait seule, elle donnait libre cours à son filet de voix naturel ; mais, dès que quelqu'un approchait, elle s'arrêtait net de peur d'être moquée. Bien vite, elle ne fut plus en mesure de mettre un frein à son envie de chanter même face aux autres. « Je ne crois pas que chanter soit bien difficile à apprendre, me dit-elle un jour, ce que je crains, c'est de n'avoir aucun maître qui puisse me guider comme il convient ; le reste n'est qu'affaire d'imitation. » Sourire aux lèvres, je lui répondis : « Ainsi ce serait donc si simple ? Encore faudrait-il avant tout corriger ta façon de parler. Comment pourrais-tu chanter l'opéra en continuant de baragouiner ton dialecte ? — Rien de plus facile. Donnez-moi deux semaines

pour me débarrasser de mon accent et parler comme vous, Maître. Si je n'y parvenais pas, vous n'auriez qu'à compter mes erreurs et me mettre à l'amende. » J'étais aux anges. Tous ceux, servantes et serviteurs, qui m'accompagnaient étaient originaires du lointain sud. Ils ne pouvaient, pour mon plus grand déplaisir, arrêter de brailler sans arrêt. Aussi tel *quelqu'un qui veut apprendre le parler de Qi avec un maître de cette région bien qu'entouré de gens de Chu*¹³, elle se lança le défi de maîtriser l'idiome de Wu — c'était peine perdue.

15 Les événements imprévisibles sont finalement plus fréquents qu'on ne l'imagine. Nous avons maintenant atteint la contrée de Qin, lieu peu hospitalier et aux coutumes rustiques — en somme le dernier endroit où trouver un maître de chant. Eh bien, me croirez-vous ?, c'est justement là que résidait un vieil acteur de Suzhou. Septuagénaire, l'homme avait jadis servi à la cour du Prince Su¹⁴. Après la disparition de son maître, il avait bourlingué un temps avant d'atterrir ici, on ne sait trop comment. Je fis donc appel à ses services.

16 Sa première leçon fut consacrée à l'étude d'un air intitulé « Brise sur la rivière ». Pour commencer, le maître le chanta en entier pour le faire entendre à son élève. Quand il eut fini, Fusheng réfléchit un moment tête baissée. « J'ai l'impression d'avoir déjà entendu cet air, dit-elle enfin. C'est comme si je retrouvai une vieille connaissance. C'est vraiment étrange ! — Tu n'as pas encore entendu beaucoup d'airs, comment pourrais-tu déjà rencontrer de vieux amis ? », lui opposai-je. Fusheng se replongea alors dans ses pensées. Tout à coup, elle s'exclama : « Ça y est, j'y suis ! C'est dans la pièce que j'ai vu l'autre jour, dans *Phénix femelles en quête d'un mâle*. Il s'agit du moment où Lü Zaisheng rend pour la première fois visite à Mademoiselle Xu. Elle chante cet air tout en marchant¹⁵ ». J'en restai interloqué. « Cette petite est un ange ! », lançai-je, puis m'adressant au maître de chant : « Ne ménagez pas vos efforts pour son instruction, voulez-vous ? »

17 De fait, le maître prit son rôle à cœur. Lui et son élève chantaient d'abord les airs à l'unisson, respirant au même moment. Mais après trois essais seulement, Fusheng disait : « Il est inutile que le Maître se fatigue », et elle chantait toute seule. Un jour, le vieil homme me confia son étonnement : « C'est à croire que cette fille nous vient du Ciel. Ayant enseigné le chant pendant plus de trente ans, j'ai eu un bon nombre de disciples. Parmi eux, ceux qui, après avoir répété un air plus de dix fois, en saisissaient l'intention générale pouvaient être tenus pour des élèves brillants ; les plus moyens, quant à eux, n'avaient pas assez de plusieurs centaines d'auditions pour acquérir assez de confiance pour le chanter seul, et encore, j'étais obligé de les gronder et de sévir, sans cela, ils n'arrivaient à rien. Ce qu'elle arrive à faire est proprement inconcevable ! »

18 On n'eut pas longtemps à attendre pour constater la justesse de ses propos. En l'espace de trois jours, la différence entre l'intelligence et la bêtise — celle de sa camarade plus âgée avec laquelle elle partageait ses leçons — , apparut au grand jour. Ce que l'une maîtrisait en une seule fois demandait plusieurs centaines de tentatives douloureuses et infructueuses à l'autre. Le vieux maître avait raison : Fusheng devait être tombée du Ciel. En un mois, elle maîtrisa tous les airs qu'on lui avait enseignés. Plusieurs décades plus tard, le professeur proclama que son élève l'avait dépassé et il se dit prêt à devenir son disciple.

19 Un jour, un de mes hôtes insista pour l'écouter. Je la pressai donc de se produire cachée derrière un rideau. Elle chanta si bien que mes invités en oublièrent jusqu'aux mets qu'on leur avait servis.

20 « Dans l'orchestre, l'ocarina et la flûte de bambou jouent dans la même harmonie ; quant aux canards mandarins et aux phénix, ils chantent toujours par couple ; ce n'est qu'à cette condition que la musique peut ravir ceux qui l'écourent. Quelle tristesse quand le chanteur n'a pas de flûte de pan pour l'accompagner et doit chanter seul de son côté », me confia un jour Fusheng. Je crus déceler dans ses propos une attaque à l'encontre de ses comparses digne d'un Jiang et d'un Guan¹⁶ — d'évidence, elle était bel et bien d'une nature incomparablement supérieure à toutes ses camarades de comédie.

21 Longtemps avant de faire halte à Lanzhou, mes hôtes qui connaissaient mon désir de trouver des comédiennes avaient réuni quelques jeunes femmes pour me les présenter le jour de mon arrivée. L'une d'entre elles se distinguait nettement du lot, c'était Zailai.

- 22 Dès son entrée dans la maison de mon hôte, on avait veillé à lui donner des leçons de chant ; une fois chez moi, Fusheng devint son maître. Elle fut aussi surprise par les capacités exceptionnelles de son élève que son maître l'avait été par les siennes. Elle ne tarissait plus d'éloges. La joie rayonnait sur son visage : « Voici enfin que deux phénix peuvent chanter de concert et que résonnent pour la première fois dans une même harmonie les instruments à vent. Maître, je vous en prie, faites de Zailai votre *jeune-premier* et permettez-moi d'occuper l'emploi de *jeune-première* ; les autres filles se partageront les emplois restants¹⁷. Qui plus est, à partir de maintenant, ne donnez plus vos nouvelles pièces à jouer à d'autres comédiens, gardons les pour nous. »
- 23 Que pouvais-je faire sinon exaucer cette demande à laquelle s'était rallié avec enthousiasme l'ensemble du petit groupe de concubines que j'avais à cette époque ? On se conforma donc à ses vœux. De ce moment, toutes les occasions, — des plus incontournables comme le nouvel an, l'avènement des saisons, l'anniversaire des membres de la famille, femmes et enfants, à la plus futile, clair de lune, contemplation des fleurs au petit matin, que sais-je encore ? — , étaient propices pour qu'elles se produisent. Nos hôtes les plus distingués, ou tout simplement ceux de mes amis qui appréciaient la comédie, voire certains parents ou voisins qui n'étaient pas trop regardants sur les principes moraux, furent eux aussi initiés à leur art¹⁸. Et que ce soient le censeur Fang Shaocun, l'académicien He Shengzhai et l'intendant Zhou Liyuan, lesquels résidaient alors à Jinling, ou encore le censeur Gu Qie'an et l'inspecteur d'éducation Shen Qiaozhan, qui venaient de Hangzhou, tous fins connaisseurs de l'art de chanter et mélomanes suffisamment avertis pour passer pour des Zhou Lang contemporains, tous sans exception ne ménagèrent pas leurs louanges¹⁹. Chacun voyait en Fusheng et en Zailai les dignes égales de Xiaoman et de Fansu, les concubines chéries du poète Bai Juyi²⁰. Je vous épargne ce que d'autres critiques moins avertis ont pu dire.
- 24 En plus de l'écriture de nouvelles pièces, il m'arrivait de temps à autre de redonner un visage neuf à certains chefs-d'œuvre du répertoire particulièrement appréciés du public, leur offrant par là une nouvelle chance sur scène. Mes deux actrices assimilaient mes transformations en un rien de temps. Elles donnaient le soir un texte que le matin encore je griffonnais. Leur virtuosité dans l'expression scénique était telle que leurs premières exécutions insufflaient à ces scènes rien de moins que la vie. Tous ceux qui virent mes révisions d'extraits de *La perle lumineuse* et du *Luth* les saluèrent avec enthousiasme²¹. Que n'a-t-on dit ? « Spectaculaire ! », « Renversant ! » ...
- 25 Fusheng n'avait pas fait d'études, pourtant elle savait composer des vers. Lorsqu'elle s'essayait, comme elle en avait le goût, aux quatrains à cinq ou sept pieds, elle ne parvenait généralement pas à achever ses compositions et devait me mettre à contribution. Cette incapacité à terminer ce qu'elle avait commencé laissait présager que sa vie n'irait pas à son terme. D'un caractère affable, jamais elle ne tarabustait les serviteurs, et sa vivacité d'esprit ne la rendit jamais arrogante envers autrui.
- 26 Bienveillante, Zailai l'était encore plus. Aux réprimandes, elle répondait par un sourire. Jamais il ne lui serait venu à l'idée de rendre coup pour coup, renouant ainsi avec l'esprit de l'humble lettré Lou Shide²². Pour ce qui est de la qualité de son chant, elle ne valait pas Fusheng, aussi donnait-elle le meilleur d'elle dans les rôles masculins. Si elle passait d'ordinaire inaperçue au milieu d'un groupe de filles, elle retenait aussitôt l'attention quand, ayant changé d'accoutrement et de maquillage, elle devenait aux yeux de tous un jeune homme des plus séduisants. Elle dégageait alors un charme auquel j'étais particulièrement sensible. Aussi lorsqu'elle n'était pas en scène, je lui faisais porter le galure triangulaire des garçons. Dans ces moments, nous conversions en toute liberté, ou bien elle se contentait d'écouter mes élucubrations. Ceux qui ne connaissaient pas l'étroitesse de nos liens, ne voyaient en elle qu'une simple concubine ; en réalité, elle n'était, pour moi, rien de moins que mon compagnon en poésie.
- 27 Durant les années qui suivirent, mes voyages me conduisirent à nouveau à Yan, puis à Chu et encore à Qin et à Jin ; j'allais encore au pays de Min²³. J'ai ainsi, au cours de mes divers périple, arpenté les deux rives du Grand Fleuve et de la rivière Zhe²⁴. Ma petite troupe m'accompagnait dans chacun de mes déplacements et jamais mes deux concubines ne

m'abandonnèrent. Si partout où je suis allé, j'ai pu manger comme il convient, me vêtir comme il sied, et ne souffrir d'aucun mal, c'est à elles deux que je le dois.

28 Pendant l'hiver de l'an 1672, Fusheng donna naissance à une fille, mais, pour ne pas avoir suffisamment pris garde à sa santé, elle tomba bientôt malade. Comme à son habitude, elle ne fit part de son état à personne. Elle s'était mise en tête que si je l'apprenais, je ne prendrais pas le risque de lui faire endurer les rudesses de la vie nomade qui était la nôtre toute l'année durant ; elle redoutait de se retrouver seule, tel un oiseau égaré incapable de regagner les siens sur le chemin de la migration.

29 L'année suivante, nous étions justement à Hanyang dans le pays de Chu²⁵ ; son mal avait graduellement empiré, mais rien dans son apparence n'en trahissait la gravité. Elle refusait du reste catégoriquement d'ingérer la moindre potion, s'en remettant entièrement à l'unique protection de la musique et du chant qui, plus que tout autre chose, avaient du prix à ses yeux. L'été allait bientôt laisser la place à l'automne, quand je réalisai enfin la sévérité de son état et commençai à la faire soigner. Malheureusement, il fut impossible de trouver un médecin digne de ce nom dans toute la région. Les rares qui vinrent l'ausculter débitèrent les mêmes inepties, parlant qui de refroidissement, qui de malaria, ou pire, d'insolation. En fait, ils ne firent rien contre le mal qui la rongea irrémédiablement. Son état s'aggrava encore pendant les six mois qui suivirent, mais ce n'est que quelques jours avant la fin qu'elle consentit enfin à s'aliter. Avant cela, elle vaquait et se maquillait comme si la maladie ne l'affaiblissait pas un peu plus chaque jour. Quand ses compagnes l'interrogèrent sur son attitude, elle leur répondit : « J'ai maintes fois éprouvé l'envie de me coucher, mais, non seulement cela n'aurait en rien amélioré mon état, mais je craignais de causer inutilement du tourment au Maître en troublant son inspiration. » C'est qu'à cette époque, j'étais justement en train de mettre la dernière main à l'édition du premier volume de mes *Paroles de l'École Unique* et la compilation de mes écrits était loin d'être achevée²⁶.

30 Ceci dit, elle demanda que l'on brûle de l'encens et que l'on procède aux sacrifices rituels. Elle confia enfin sous le sceau du secret à celles qui l'entouraient, avoir été heureuse d'avoir servi un homme de talent et qu'elle mourait l'esprit en paix. Son seul regret était de ne pouvoir vivre assez longtemps pour vieillir à mes côtés ; elle espérait vivement pouvoir le faire dans une vie future. Elle pria Zailai, qui de toutes ses compagnes était celle avec laquelle elle se sentait le plus en affinité, de prendre soin de sa fille et de veiller sur son éducation.

31 Quand les gens ordinaires meurent, leur apparence est profondément altérée ; certains même perdent tout simplement la raison. Fusheng subit la maladie jusqu'à la fin sans manifester le plus infime signe d'égarement. Ses derniers mots furent prononcés avec clarté. Il me sembla même qu'elle avait meilleur teint une fois morte. Elle avait au préalable préparé tous les objets qu'elle voulait emmener avec elle dans son cercueil. Elle pria seulement quelqu'un de la maquiller, et elle s'en fut.

32 J'ai éclaté en sanglots, incapable de mettre un frein à ma peine. Celle-ci fut à son comble lorsque les autres filles me rapportèrent ses derniers mots. Il me sembla impossible de continuer de vivre sans elle.

33 En 1674, je me rendis à nouveau à la capitale. Cette fois sans ma troupe, je n'étais accompagné que de Zailai et d'une autre fille nommée Huang. Zailai avait toujours eu une solide santé. Pendant sept ans de vie commune, elle n'avait jamais eu à connaître la saveur du ginseng ou à ingurgiter un quelconque fortifiant. La maladie la prit sans crier gare sur le bateau. Ses règles ne venant plus et son ventre se mettant à enfler progressivement, on voulut croire à une grossesse — elle désirait tellement avoir un enfant —, mais on se trompait.

34 D'ordinaire, les actrices dépensent aussitôt reçues leurs gratifications ; pas Zailai. Elle mettait l'argent de côté pour acheter le moment venu des tenues à l'enfant qu'elle espérait avoir. On eut l'inconséquence de prendre un funeste présage pour l'annonce d'un heureux événement. Plusieurs mois plus tard, la maladie la tenait toujours, quand soudain elle eut ses règles. On comprit alors que son dégoût de toute nourriture n'avait rien à voir avec une grossesse mais qu'elle souffrait de quelque affection inconnue. Ce dont on s'était précédemment fait une joie devint tout à coup source d'inquiétudes. D'un autre côté, elle n'avait pu se remettre du choc que lui avait causé la mort de la fille de Fusheng, laquelle avait frappé tout le monde de stupeur peu

- après le décès de sa mère. Elle n'arrivait pas à se départir d'un sentiment de culpabilité envers son amie et elle en souffrait si souvent que cela dut être le point de départ de sa déchéance.
- 35 Mais ce n'est pas tout. Avant de quitter la maison, une fille de la troupe, une fiéffée jalouse, laquelle aimait à se chamailler sans relâche avec ses comparses, m'avait suffisamment exaspéré pour que je me décide à la renvoyer. « Serait-ce le début d'une longue série de disgrâces ? » s'était alors émue Zailai, se méprenant sur les raisons qui m'avaient poussé à agir de la sorte. « Je suis membre de cette famille !, dit-elle un jour à mon épouse et aux autres concubines. Et même morte, je ne veux pas la quitter. Qu'on me coupe la tête si l'on veut, mais une Li, je suis, une Li, je resterai ! — Le Maître est déjà vieux, ne serait-il pas plus profitable pour toi de chercher du temps que tu es encore jeune un parti plus avantageux ?, demanda mon épouse désireuse de tester sa détermination. — Le Maître est peut-être âgé, mais les autres concubines sont elles aussi encore jeunes. Pourquoi pourraient-elles rester et moi devoir partir ?, se défendit-elle. — C'est que nous avons toutes des enfants. Toi qui n'en as pas, sur qui t'appuieras-tu quand tu seras vieille à ton tour ?, objectèrent les concubines. — Vos fils s'occuperont bien de notre maîtresse ; je leur demanderai de ne pas m'oublier ».
- 36 À l'entendre s'exprimer ainsi, tant mon épouse principale que mes concubines en étaient émues aux larmes. Parmi elles, il s'en trouvait une qui m'avait donné trois garçons. Connaissant la sagesse et la loyauté de Zailai, elle lui proposa tout naturellement d'adopter un de ses fils. « Attendons quelques années pour reparler de cette gentille proposition pour le moins prématurée. » Tel était son caractère, droit, ardent.
- 37 Au moment de me quitter, elle prit mes mains dans les siennes. « C'est ici que prend fin notre heureuse union », dit-elle simplement. J'aurai voulu crier, pleurer, mais aucun son ne sortit de ma gorge, aucune larme ne s'écoula de mes yeux.
- 38 Toutes deux avaient dix-huit ans au jour de leur mort. Zailai était d'un an plus jeune que Fusheng, elle mourut un an après elle.
- 39 Mais quelle espèce d'homme suis-je donc pour avoir connu un tel destin ? Permettez que je risque une évaluation personnelle. Je n'ai ni le talent de Sima Xiangru²⁷, ni même celui de Bai Letian²⁸ ou de Su Dongpo²⁹, encore moins la richesse de Shi Jilun³⁰ et la puissance d'un Li Mi³¹ ou d'un Zhang Jianfeng³². Et pourtant, j'ai eu deux concubines qui n'avaient pas grand-chose à envier à Zhuo Wenjun, à Fansu, à Chaoyun, à Lüzhū, à Xue'er ou encore à Guan Panpan. Mais à quoi donc dois-je d'avoir bénéficié de cet insigne privilège ?
- 40 Si le Créateur me les a accordées, c'est que je devais les mériter. Si je les méritais, pourquoi donc me les a-t-il reprises ? Comment peut-on faire une chose et son contraire ? Maintenant encore, je reste perplexe et je m'interroge.
- 41 Les femmes, dit-on, s'attachent à trouver deux qualités chez leur mari : la beauté et la jeunesse. Pour ce qui est de mon apparence physique, je ne me comparerais pas plus à Pan An qu'à Shubao³³ et même si je devais me placer aux côtés de Wang Can et de Zuo Si³⁴, je me considérerais encore comme quelqu'un au physique plutôt ingrat. Pour ce qui est de l'âge, si j'avais vécu pendant la période antique, j'aurais sans aucun doute été du groupe des plus âgés des vénérables sociétaires de l'Académie des Éminents Sexagénaires ou celle des Intègres Associés³⁵ ; me serais-je risqué à fricoter avec les plus jeunes que mon grand âge n'en aurait été que plus flagrant.
- 42 Si toutes deux m'avaient vu comme je viens de me décrire ne m'auraient-elles pas fui telle l'eau qu'on ne peut endiguer. Pourquoi, tout au contraire, ont-elles choisi de rester avec moi tout comme la glace s'attache au vase, sans crainte du pic qui va la casser ? Était-ce seulement par amour de mes talents ? J'en doute. Ce n'est certes pas le moment de savoir si j'en ai, ou même, si j'en ai, combien j'en détiens réellement. De toute façon, en aurais-je, seule une personne de talent serait en mesure de l'apprécier à sa juste valeur. Or ni l'une, ni l'autre n'avait reçu de véritable éducation — à peine savaient-elles lire ! Leur capacité à prendre la mesure de mes qualités littéraires étant loin d'être établie, à quoi imputer leur attachement à ma personne ?
- 43 Voilà bien le genre de mystère qu'on s'épuiserait à élucider et je n'ambitionne pas de trancher en la matière ici et maintenant. Je voulais juste rapporter quelques-unes de leurs actions et montrer que je ne les avais pas oubliées. Si on veut dire que l'une et l'autre se devaient d'être

miennes, eh bien !, chacun jugera par lui même. Comment oserai-je me risquer à abuser qui que ce soit ?

Notes

1 Sur *Les Carnets secrets de Li Yu. Un art du bonheur en Chine*. Arles : Editions Philippe Picquier, 2003, 336 p. (réédition 2009), voir mon compte-rendu paru dans *Etudes chinoises*, vol. XXIII (2004), pp. 532-540. [En Ligne : <http://kaser.hypotheses.org/96>]

2 Bien des travaux ont été consacrés à Li Yu depuis sa redécouverte, par Lin Yutang ###(1895-1976) d'abord, puis plus largement au milieu des années 1980, notamment par Patrick Hanan dont *The Invention of Li Yu* (Cambridge (Mass) : Harvard University Press, 1988) reste, aujourd'hui encore, une lecture toujours stimulante.

3 On trouve ce texte de quelque 3300 caractères dans une édition ponctuée pages 95 à 101 du premier des vingt volumes des *Œuvres complètes de Li Yu, Li Yu quanji* ####, éditées en 1990 par Xiao Xinqiao ### à Hangzhou pour les éditions Zhejiang guji, puis rééditées deux fois depuis. Tous les renvois sont faits à cette édition sous la forme [n° de vol : page]. Les notes ont été ramenées à leur expression la plus simple, notamment pour les personnes évoquées par Li Yu pour lesquelles Shan Jinheng ### a fourni les éléments biographiques nécessaires dans le volume 19 du *Li Yu quanji*. Signalons qu'une traduction en anglais en a été donnée par Matsuda Shizue #### dans « Li Yu : his Life and Moral Philosophy as Reflected in his Fiction », Ph.D. soutenu en 1978 à la Columbia University. Voir pp. 190-207.

4 On lira avec profit le compte-rendu qu'André Lévy donna de la traduction par Martine Valette-Hémery du texte de Mao Xiang sous le titre : *La dame aux pruniers ombreux, récit traduit du chinois* (Arles : Editions Philippe Picquier, 1992) dans *Etudes Chinoises*, vol. XI, n° 1 (Printemps 1992), pp. 183-189. Cette traduction a été rééditée chez le même éditeur en 1997 (Collection « Picquier Poche », n° 71, 98 p.) ; quant aux quatre récits subsistants de Shen Fu, ils sont accessibles par deux traductions : celle de 1966 de Pierre Ryckmans a été récemment rééditée sous le pseudonyme de Simon Leys : Shen Fu, *Six récits au fil inconstant des jours*. Paris : JC Lattès, (1966, 1996), 2009, 265 p. ; la seconde est de Jacques Reclus : Chen Fou, *Récits d'une vie fugitive*. Paris : Gallimard, coll. « Connaissance de l'Orient », (1967) 1986, 181 p.

5 Le pays de Jin #correspond à la majeure partie de la province du Shanxi ## et une partie de celle du Hebei ## ; le caractère *lan* #, qui signifie également « orchidée », fait ici référence à la ville de Lanzhou ## qui est située dans l'actuelle province du Gansu ##.

6 Song Yu ## (début du III^e s. avant J.-C.) est l'auteur supposé du « Zhaohun » ##, qui est un des 17 textes du *Chuci* ## attribué au poète Qu Yuan ## (vers 343 - vers 279 av. J.-C.). Ce texte a été traduit, comme l'ensemble du recueil par Rémi Mathieu (*Élégies de Chu*. Paris : Gallimard, coll. « Connaissance de l'Orient », 2004, pp. 176-184). Dans une note attachée à ces « Rappels de l'âme », le traducteur indique (p. 173) que « dès l'Antiquité, on avait coutume, à la mort d'un parent de monter sur le toit de sa maison et de se tourner vers le nord (séjour des âmes défunt) pour rappeler l'âme détachée de son corps. On lançait cet appel à trois reprises avant de redescendre en cas d'insuccès. On invoquait les esprits, en particulier l'empereur d'En Haut, pour les persuader de laisser cette âme réintégrer sa demeure originelle. » Li Yu a fait part de ses doutes sur cette pratique dans un essai fameux intitulé « Hui sha bian » ### (Arguments sur le retour de l'âme) [1:120-122], lequel pourrait bien être, comme l'a proposé Patrick Hanan (*op. cit.*, p. 42) un des plus anciens textes subsistants de cet auteur. Il s'agit d'un débat qui eut lieu en 1629 à l'occasion des funérailles du père de Li Yu, entre l'auteur, pourfendeur de superstitions, et le devin appelé à officier pour la cérémonie.

7 Le pays de Qin # correspond à la province actuelle du Shaanxi ##. Comme on l'a vu dans un texte de lui traduit dans le premier numéro d'*Impressions d'Extrême-Orient*, « Li Yu et le bonheur de voyager », [En ligne : <http://ideo.revues.org/72>], et comme l'a finement décrit Li Nianfeng ### dans un petit livre édité par ses soins (*Tanxun Li Yu youji* #####, 2011, 108 p.), Li Yu a beaucoup voyagé au cours de son existence, notamment pour produire sa petite troupe de comédiennes chez de généreux mécènes en poste aux quatre coins de l'Empire. Il semble profiter de l'occasion pour citer tous ceux qui furent impliqués de près ou de loin dans sa rencontre avec ses concubines, les désignant par leur appellation sociale et la fonction qu'ils occupaient alors. Jia Jiaohou ### est le nom de société de Jia Hanfu ### (1605-1677) qui fut général en second sous le règne de Chongzhen ## (r. 1628-1644) dernier empereur des Ming # (1368-1644) avant de reprendre du service sous les Qing dès 1657, voir [19:174]. Liu Huiwei ###, Dou # de son prénom, servit au début des Qing, voir [19:174] ; sur Zhang Feixiong ###, alias Zhang Yong #, voir [19:175].

8 Pingyang ## est l'actuelle ville de Linfen ## au Shanxi. Sur Fan Yinxin ###, alias Fan Zheng # (1609-1668), qui devint *jinshi* en 1647, voir [19:174].

9 Soit 13 *sui*#. Le décalage s'explique par le fait, qu'en Chine, on a un an à la naissance.

10 Sur Cheng Xianda ###, savoir Cheng Zefu ##, qui fut préfet de Pingyang de 1665 à 1668, voir [19:173].

11 Il s'agit de *Huang qiu feng* ### [4 :419-522] pièce de type *chuanqi* ## en 30 scènes dont le titre repose sur un jeu de mots inversant l'ordre des caractères d'une expression courante *feng qiu huang* ### dont le sens premier est « le Phénix cherche sa compagne ». C'est une adaptation pour la scène d'un conte que Li Yu composa pour la seconde série de ses *Comédies silencieuses* (*Wushengxi erji* #####). Voir Pierre Kaser, dans Chan Hing-ho (ed.), *Inventaire analytique et critique du conte chinois en langue vulgaire*, Tome 5. Paris : Collège de France - Institut des hautes études chinoises, coll. « Mémoires de l'Institut des Hautes études chinoises », vol. VIII-5, 2006, pp. 183-187. La pièce fait évoluer cette comédie qui montre « Comment après avoir arrangé son mariage avec une jeune ingénue, trois courtisanes réussissent à soustraire le plus convoité des hommes de Nankin à celle que lui-même s'était choisi pour épouse, et, comment, grâce à l'appui intéressé d'une coiffeuse très habile, le chéri de ces dames épouse finalement, non pas quatre mais cinq beautés d'un coup ». La pièce réduit néanmoins à trois le nombre des épouses. Rappelons que le terme de « théâtre » ne convient pas mieux que celui d'« opéra » pour désigner l'art dramatique chinois lequel combine harmonieusement les deux, à savoir des dialogues couchés dans une langue proche de la langue de tous les jours, et les parties chantées composées dans un style classique difficilement compréhensible par le néophyte. Voir Roger Darrobers, *Le théâtre chinois*. Paris : Presses universitaires de France, coll. « Que sais-je ? », n° 2980, 1995.

12 Wu #, comprendre le Jiangsu ## et Yue # comprendre le Zhejiang ##, deux provinces dont les centres de gravité sont respectivement Suzhou ## et Hangzhou ##, berceaux du théâtre méridional appelé *chuanqi*. Il n'en reste pas moins que la forme la plus prestigieuse du théâtre du sud prend appui sur le parler de Kunshan ## au Jiangsu. C'est entre les différentes variantes en concurrence à l'époque, celle que Li Yu avait clairement privilégiée.

13 Allusion à un passage du *Mengzi* ## (III.B-6) dans lequel Mencius explique à un grand ministre l'importance de l'environnement pour l'apprentissage d'une langue, arguant que si un homme de Qi enseigne sa langue à quelqu'un alors « qu'une foule de gens de Chu ne cesse de lui rebattre les oreilles, on aura beau le frapper chaque jour pour lui faire parler la langue de Qi, on n'en tirera rien. » (Voir la traduction d'André Lévy, *Mencius*. Paris : You Feng, 2003, p. 99). La région de Qi #, qui correspond au nord-ouest du Shandong ## actuel est effectivement très éloignée géographiquement et culturellement de l'ancien royaume méridional de Chu #. Bien que moins distantes, les régions de Suzhou, berceau linguistique du théâtre du sud, et celles de Nankin, où résidaient à l'époque Li Yu et de Hangzhou d'où venait une partie de ceux qui l'entouraient, se distinguent par leurs dialectes.

14 Su Wang ##, alias Zhu Shihong ### (?-1643), Prince de Su à la 9^e génération. Il fut assassiné par le rebelle Li Zicheng ### (1606-1645) au moment où celui-ci se rendit maître de la ville de Lanzhou.

15 L'aria « Yijiang feng » ### apparaît en effet dans la quatrième scène de *Huang qiu feng*, voir [4:432].

16 Allusion à Jiang [hou Zhoubo] #[###] (Zhou Bo marquis de Jiang) et à Guan [Ying] #[#] qui ont, par leur propos accusateurs, ruiné la carrière du grand poète et homme politique Jia Yi ## (201-169) à qui l'Empereur Wen # (r. 179-157) des Han antérieurs avait accordé un poste qu'ils briguaient. L'épisode est évoqué dans la biographie de Jia Yi dans le *Shiji* ## (« Lie zhuan », j. 84).

17 *Sheng* # : terme conventionnel pour indiquer dans les livrets et dans le langage courant le rôle principal dans la dramaturgie du sud en vogue sous les Ming et les Qing. Ce rôle, ou emploi de théâtre, est équivalent à notre *jeune-premier*, c'est le héros masculin de la pièce dont la *dan* # est la contrepartie féminine.

18 Il était bien évidemment malséant pour un homme respectant les convenances de donner ses épouses en spectacle. Le jugement négatif que la postérité se fit de Li Yu s'est longtemps appuyé sur ce passage qui montre combien Li Yu était peu respectueux des règles.

19 Ce Zhou Lang ## n'est autre que Zhou Yu ## (175-210), brillant général de la période des Trois Royaumes ##, vainqueur de Cao Cao ## (155-220) dont il brûla la flotte à la bataille de Chi bi ##, la Falaise Rouge, en 208, et qui était également réputé pour ses connaissances en matière musicale. Ceux à qui il est comparé sont : Fang Shaocun ###, Fang Hengxian ##, *jinshi* en 1648 [19:164] ; He Shengzhai ### alias He Cai #, *jinshi* de la 6^{ème} année Shunzhi (1650), il assura le poste de Taishi ##, membre de l'Académie Hanlin au rang de compilateur (*pianxiu* ##), chargé de la rédaction de l'histoire [19:164.] ; Zhou Liyuan ###, plus connu sous le nom de Zhou Liangong ### (1612-1672), fut quant à lui *jinshi* à la fin des Ming (1640) [19:161-2] ; Gu Qie'an ### soit Gu Baowen ## qui fut [*Da*] *Zhizhi* #[#]###, censeur enquêteur [19:195]. Par contre, on ne sait rien sur Shen Qiaozhan ### [19:224] ; Jinling ## est un des autres noms de Nanjing ##, notre Nankin, capitale politique du Jiangsu et ancienne capitale impériale, notamment au début de la dynastie Ming. Li Yu s'y installa pendant une vingtaine d'années et y développa ses activités notamment d'édition. C'est là qu'il créa son Jiezi yuan ###, Jardin grand comme un grain de moutarde, qui devint un lieu de rendez-vous culturels prisé.

20 Xiaoman ## et Fansu ## furent les concubines du grand poète des Tang (618-907), Bai Juyi ###, *zi* Letian ## (772-846). Voir la notice que lui consacre François Martin dans André Lévy (ed.), *Dictionnaire de littérature chinoise*. Paris : PUF, coll. « Quadrige », 2000, pp. 8-10

21 Ce travail de révision fait l'objet de développements dans la partie consacrée par Li Yu au théâtre lyrique dans son *Xianqing ouji* ##### (voir *juan 2*, « Bian jiu cheng xin » ##### (Faire du nouveau avec de l'ancien), [3:72-75]). Il fournit également plusieurs exemples de cet attachement à la régénération du genre du *chuanqi* [3:76-90]. La première pièce, *Minzhu ji* ###, est une des cinq que l'on doit à Lu Cai ## (1497-1537) ; la scène revue est la 25^e ; elle est intitulée « Jiancha » ## (Préparer le thé) [3:83-90]. *Pipaji* ### (L'Histoire du luth), qui est incontestablement le chef-d'œuvre de la dramaturgie du sud, a été composé à la fin de la dynastie des Yuan # (1271-1368) par Gao Ming ## (mort en 1359) ; la scène revue par Li Yu est intitulée « Jian fa » ## (Se couper les cheveux) [3: 76-90].

22 Lou Shide ### (630-699), qui fut ministre de l'impératrice Wu Zetian ### (684-704), est resté célèbre pour sa patience, sa générosité et son humilité qu'il poussait jusqu'à ne pas s'essuyer le visage pour ne pas offenser celui qui lui avait craché dessus.

23 Yan # : façon élégante de parler de Pékin qui se trouve dans la région appelée ainsi du nom d'un des sept Royaumes combattants (453 ou 403-222 av. J.-C.) dont la capitale était située à l'emplacement de l'actuel Beijing ; Chu # : région qui couvre les actuelles provinces du Hunan ## et du Hubei ## ; Min # : région de l'actuel Fujian ##.

24 La Zhe #, ou Zhejiang ##, a donné son nom à la province qu'elle traverse. Le Grand Fleuve n'est autre que le Yang-Tsé [Yangzijiang ###] ou Fleuve Bleu que les Chinois préfère appeler Changjiang ##.

25 Hanyang ##, préfecture du Hubei.

26 *Yijiayan* ### : c'est sous ce titre que Li Yu a diffusé l'ensemble de ses écrits poétiques, sa correspondance ainsi que la totalité de ses essais, dont le *Xianqing ouji* constitue une importante partie. Le premier volume a dû paraître en 1673. Voir à ce sujet, P. Hanan, *op.cit.*, pp. 245-247.

27 Sima Xiangru ##### (179-111 av. J.-C.) est connu pour la qualité de sa poésie, mais aussi pour ses amours avec la belle Zhao Wenjun ###. Sur sa vie et sa carrière, voir Yves Hervouet, *Sseu-ma Siang-jou, un poète de cour sous les Han*. Paris : PUF, 1964.

28 Sur Bai Letian *alias* Bai Juyi et sa concubine Fansu, voir *supra* note 20.

29 Su Dongpo ### (1037-1101) est le nom social du poète Su Shi ## qui a été, et continue d'être, l'objet d'une grande attention de la part des sinologues occidentaux à la suite de Lin Yutang qui lui consacra en 1947 une importante biographie (*The Gay Genius. The Life and Times of Su Tungpo*. New York : J. Day Co., 1947) dont le chapitre 26 évoque les amours du poète avec Wang Chaoyun ### (1063-1097).

30 Lüzhū ## s'est sacrifiée pour venir en aide à Shi Jilun ### *alias* Shi Chong # (249-300) qui, après avoir profité de ses différents postes pour amasser une fortune colossale, fut condamné à mort pour avoir pris une part un peu trop active à la vie politique mouvementée de la période des Jin orientaux (Xi Jin ##, 266-316).

31 Li Mi ## (582-619) joua un rôle important dans les événements qui marquèrent le passage de la dynastie Sui # (581-617) à celle des Tang # (618-907). Xue'er ## fut sa concubine chérie.

32 Guan Panpan ### (785 ? – 820) fut la concubine favorite du chef militaire et homme de lettres Zhang Jianfeng ### (735-800). Sa fidélité légendaire, mise à l'épreuve par Bai Juyi, inspira une abondante littérature.

33 Pan An ## ou Anren ## (247-300), poète de la dynastie Jin et Shubao ## *alias* Chen Houzhu ## #, dernier empereur de la dynastie Chen de la période des Six dynasties, sont tous deux restés célèbres pour leur beauté physique.

34 Wang Can ## (177-217) et Zuo Si ## (250-305) furent deux éminents poètes de la période des Trois royaumes à l'apparence physique médiocre.

35 Quand la Qiyinghui ###, Académie des Eminents Sexagénaires, fait référence à l'assemblée des douze éminents convives réunis par Wen Yanbo ### (1006-1097) lors d'un fameux banquet, l'Académie des Intègres associés, Zhenshuaihui ### désigne la société composée d'éminents aînés de l'époque des Song du Nord, tel Sima Guang ### (1019-1086).

Pour citer cet article

Référence électronique

Pierre Kaser, « Hommage de Li Yu (1611-1680) à ses concubines défunt », *Impressions d'Extrême-Orient* [En ligne], 4 | 2014, mis en ligne le 02 avril 2014, Consulté le 09 mai 2016. URL : <http://ideo.revues.org/342>

Pierre Kaser

Aix-Marseille université, IrAsia

Droits d'auteur

Tous droits réservés
